

III. La solution écocentrique

Aldo Leopold, *Almanach d'un comté des sables* (1949), trad. A. Gibson, Paris, GF Flammarion, 2017, p. 258-259.

« Toutes les éthiques élaborées jusqu'ici reposent sur un même présupposé : que l'individu est membre d'une communauté de parties indépendantes. Son instinct le pousse à concourir pour prendre sa place dans cette communauté, mais son éthique le pousse aussi à coopérer (peut-être afin qu'il y ait une place en vue de laquelle concourir).

L'éthique de la terre élargit simplement les frontières de la communauté de manière à y inclure les sols, les eaux, les plantes, les animaux ou, collectivement, la terre.

Cela paraît simple : ne chantons-nous pas déjà l'amour et les devoirs qui nous lient à notre sol patriotique, terre de liberté ? Oui, mais qui et quoi au juste aimons-nous ? Certainement pas le sol, que nous envoyons à vau-l'eau, au fil des fleuves. Certainement pas ces fleuves eux-mêmes, dont nous pensons qu'ils n'ont d'autre fonction que de faire tourner nos turbines, porter nos péniches et charrier nos déchets. Certainement pas les plantes, que nous exterminons sans ciller par communautés entières. Certainement pas les animaux, dont nous avons déjà exterminé bien des espèces, parmi les plus grandes et les plus belles. Une éthique de la terre ne saurait bien entendu prévenir l'altération ni l'exploitation de ces “ressources”, mais elle affirme leur droit à continuer d'exister et, par endroits du moins, à continuer d'exister dans un état naturel.

En bref, une éthique de la terre fait passer *Homo sapiens* du rôle de conquérant de la communauté-terre à celui de membre et citoyen parmi d'autres de cette communauté. Elle implique le respect des autres membres, et aussi le respect de la communauté en tant que telle. »

« Libération animale et éthique environnementale », in H.S.-Afeissa et J.-B. Jeangène Vilmer, *Philosophie animale*, Paris, Vrin, 2015, p. 320-321

« Hume voyait dans les sentiments moraux sur lesquels tout l'édifice de la morale était construit un fait brut de la nature humaine. Darwin s'est efforcé de faire la genèse de ces sentiments et d'en rendre compte en recourant au même principe que celui qui lui a permis d'élucider tant

d'autres faits naturels insolites : à savoir, le principe évolutif de la sélection naturelle. La réduction biosociale darwinienne de la théorie humaine est d'autant plus ingénieuse que, de prime abord, l'altruisme semble constituer, d'un point de vue évolutif, une anomalie et un paradoxe.

En effet, dans la mesure où la pierre angulaire de la conception darwinienne de la nature n'est autre que l'idée d'une lutte sans fin pour des moyens de subsistance en nombre limité, on pourrait s'attendre à ce que le souci des autres et l'attention accordée à leur existence soient autant de tendances inadaptées vouées comme telle à être rapidement éliminées du pool génétique – en admettant d'ailleurs que de telles tendances aient avoir la moindre chance d'y faire leur apparition. C'est ce qui pourrait sembler, tant qu'on n'a pas pris en considération les avantages, en terme de survie et de reproduction d'une commune appartenance sociale. Comme le montre Darwin, le souci des autres et l'autolimitation sont les conditions nécessaires de l'assimilation et de l'intégration sociale. En ce sens, adopter un comportement "moral" revient pour un individu à s'acquitter des droits d'admission au sein d'un groupe social ; et les avantages en termes de survie que les individus tirent de leur appartenance au groupe font plus que compenser les sacrifices personnels consentis au nom de la moralité. La plupart des animaux, y compris la plupart des êtres humains, n'étant pas suffisamment intelligents pour faire un calcul coûts/bénéfices de leurs actions sociales, seuls des "instincts sociaux" pouvaient les conduire à adopter le comportement moral requis par la vie en société, et c'est pourquoi, selon la théorie darwinienne, nous en sommes tous pourvus. »